

LE PÈRE PEINARD



Réflex

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENT, FRANCE

| | |
|------------------|----------|
| Un An | 6 fr. |
| Six Mois | 3 fr. |
| Trois Mois | 1 fr. 50 |

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris

OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR

Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR

| | |
|------------------|-------|
| Un An | 8 fr. |
| Six Mois | 4 fr. |
| Trois Mois | 2 fr. |

LE PROCÈS DES AVORTEUSES

OUSQUE SONT LES COUPABLES?

GRÈVE DES MINEURS DU PAS-DE-CALAIS

Scandales à Charleville



La Mort aux Gosses!

Les femmes sont si bien entortillées dans la maille des lois, que, sacré pétard, elles ne sont même pas maîtresses de leur corps.

Agrippées depuis des siècles par les curés et les marchands d'injustice, on leur a collé tant de préjugés et de gnoleries dans le ciboulot, qu'elles croient tout naturel que les vaches de l'Autorité viennent farfouiller jusque sous leurs jupons, pour voir ce qui s'y est passé.

Ah, non, elle est trop forte! Faut

vraiment qu'on nous ait abruti jusqu'à la garde pour endurer ça.

Est-ce que ça vous regarde, tas de chameaux, ce qu'une femme rend par devant, ou par derrière ou par la gueule?

Et même, si elle veut se détruire pour échapper à votre garce de société ou l'on crève de misère, n'est-elle pas libre?

Sacrés ruffians, vous feriez bien mieux de vous occuper de vos catins maquillées, et foutre la paix aux bonnes bougresses du populo.

Quat! Ils fourrent leur nez partout ces cochons.

Y a que d'une chose dont ils ne s'occupent pas: c'est de foutre la croustille aux malheureux qu'ils ont volés.

Mais bigre, je m'aperçois que j'ai

pas allumé ma camoufle pour dire aux copains contre quoi j'en ai.

Pour lors, je m'exécute: c'est sur le grand procès des avorteuses que je jaspine. Vous vous souvenez de la *Mort aux Gosses*? L'avorteuse des Batignolles qu'on pauma l'an dernier... Eh oui, ça date d'un an! Dans ces douze mois il est passé une ribambelle de femmes devant le fouillemerde.

En fin de compte, y en a eu une cinquantaine de gardées pour la Cour d'assises: les plus pauvres, tuuellement.

Voilà une dizaine de jours que le procès dure, et ce n'est que la semaine prochaine que je pourrai donner le résultat aux copains.

En plus de la Thomas et de son m c

Floury, y a comme je vous dis, une cinquantaine d'accusés.

Les scènes qui se passent au Palais d'Injustice sont dégoûtantes : Tantôt c'est le chef des juges, tantôt c'est le médecin qui débitent des cochonneries.

Et les pauvres bougresses d'accusées se laissent faire, nom de dieu !

Elles bafouillent, au lieu de gueuler hardiment : « Ça ne vous regarde pas ! Si je me suis fait avorter, c'est que je n'avais pas de pain à fouire à mon enfant, et c'est pas vous qui m'en auriez donné... De quoi donc que vous vous mêlez?... »

En effet, parmi les accusées y a une porteuse de pain, ayant déjà deux gosses à nourrir et gagnant juste 17 francs par semaine.

Si pour foutre la becquée aux mômes elle avait choppé le pain de son singe, vous l'auriez foutue dedans comme voleuse... Alors, quoi... ?

Une autre, mariée légitimement, était en service chez des richards qui ne voulaient pas que leurs domestiques fassent des enfants. Son homme est avec elle parmi les accusés.

Turellement, les juges se sont bien gardés d'y foutre ses patrons. — c'est pourtant eux, les vrais coupables !

Et cette autre pauvre bougresse, obligée de mettre ses gosses aux Enfants-Trouvés, au fur et à mesure qu'ils rapliquaient... Croyez-vous que c'est gai, porter un gosse neuf mois pour ne plus le voir une fois né, et en faire un pauvre abandonné ?

Eh, charognards, faites que tout le monde bouffe à sa faim, que les mères n'aient pas à craindre la famine pour leurs gosses, et elles ne se feront pas avorter.

Car, savez-vous, y a du danger à ce truc-là ! Et si des bonnes bougresses s'y soumettent, c'est parce que vous les y forcez.

En plus de ces malheureuses, poussées par la mistoufle à se faire avorter, y a parmi les accusées quelques femmes de la petiotte bourgeoisie.

Entre autres, y en a une, mariée et propriétaire ; y a deux sœurs que leur mère a conduites à la Thomas.

Elles aussi, foutre, elles ont raison, contre les juges qui les poursuivent !

Eh quoi, s'il leur plaît pas d'avoir des gosses ? Si ça les rend malades ? Si elles ne se sentent pas la force de les élever et de les soigner ?

Font-elles pas mieux de dégorger un caillot de sang que de foutre un malheureux sur terre?...

Pardine, tas de rossards, ce que vous en faites, c'est pour étayer l'institution du mariage légal et pour que se maintienne régulièrement l'hérédité des terres, des maisons et des belles pépettes filoutées au populo.

Vous n'osez pas nous défendre de faire l'amour, vous savez qu'on vous enverrait dinguer.

Comme on envoie dinguer les prêtres qui ont voulu nous le défendre : si on les avait écoutés ces cochons-là, ah, mes pauvres amis !...

Mais non, la nature est plus forte que tous ces charognards. Aujourd'hui on n'écoute pas les baragouinages des ratichons.

Il en est de même de vous, eh les juges ! Vous avez beau défendre l'avortement, tout le monde le pratique, — plus ou moins... Vous mêmes, saligauds, le faites peut-être pratiquer à vos femmes !

Allez, crapules, ne nous la faites plus avec votre envie de conserver l'espèce humaine. Vous dites que vous craignez la dépopulation ?

Bougres de vaches ! Si c'était vrai vous ne laisseriez pas les petits crever de faim dans les rues.

Et il n'y a pas que les petits, nom de dieu ! Des bons bougres, des bonnes bougresses, qui ne demandent qu'à vivre et faire des enfants crèvent avant l'âge, — vous leur tirez le pain de la bouche.

Et les fieux que vous déguisez en soldats, que vous expédiez au Tonkin, ou au Sénégal, — ils en ont plein le ventre de gosses ! Pourquoi que vous les envoyez au massacre ?

Assez, fumistes ! Le meilleur moyen de supprimer l'avortement, — c'est de vous supprimer vous-mêmes qui nous empêchez de bouffer.

CONSEIL DE GUERRE

Faut croire à la Patrie, nom de dieu, et plus que cela, faut la servir, sans ça, la prison, la torture, vous attendent.

Faut la servir en tuant des turbineurs comme nous de l'autre côté de la frontière, ou même en France, comme à Fourmies.

Ceux qui ne coupent pas dans les Patries que les riches et les intrigants ont marqué sur la terre sont traqués, pareil à nos vieux paternels que l'Inquisition rouait, écartelait, brûlait vifs, parce qu'ils ne croyaient ni à Dieu, ni à Diable.

Aujourd'hui, celui qui ne veut pas saigner ses frangins, ses copains de misère, est lui-même frappé dans sa liberté et sa vie.

Ah, tonnerre, faut-il qu'on nous ait toutu les boyaux de la tête à l'envers, pour que nous subissions de telles misères !

Quoi, je ne suis pas libre de ne pas verser du sang ?

Ça dépasse tout, mille bombes !

L'autre jour, à Paris, c'est un riche fieu, Julien Mertz qui a passé devant le Conseil de l'Inquisition guerrière.

Il était réfractaire. Déjà à Dijon, il avait carrément dit qu'il ne voulait pas être soldat.

Au tirage au sort, il prit dans la boîte une poignée de numéros et les foutit par la gueule des galonnés et des grosses légumes.

« Vive l'Anarchie ! qu'il gueula, à bas les frontières, vive l'Humanité ! »

On lui colla trois mois pour ça.

Depuis, il radina à Paris et y vécut un bon bout de temps, turbinant comme peintre en bâtiment. Il y a trois semaines qu'il a été sucré.

Mais, nom de dieu, il n'en a pas démordu d'une ligne :

« Je ne servirai jamais ! Je ne veux pas tuer mes frangins et faire un métier de cannibale... Vous pouvez me condamner, puisque vous me tenez, comme des brigands tiennent un voyageur qu'ils ont chauffé, mais jamais je ne servirai... Je préfère la mort... »

Son avocat en était vert pomme et les galonnés honteux du sale métier qu'ils faisaient.

Ils voyaient devant eux un homme franc, humain, et honnête, dans le chouette sens du mot.

Ça n'empêche, nom de dieu, que ces bourriques chamarrées lui ont foutu un an de prison. Le maximum, quoi !

La vieille mère du copain Mertz va en claquer, c'est pas douteux. D'autant plus que c'était son brave fieu qui la secourait.

Sa peine finie, Mertz sera envoyé en Afrique, à Biribi, là on lui fera les cent mille misères.

Eh, j'avais t'y raison de dire que l'Inquisition existe toujours !

Des curés elle a passé aux civils, aux militaires, et voilà tout.

Dans les prisons, comme à l'armée, on torture et on assassine.

Le motif pour tuer les pauvres bougres est changé lui aussi :

Ce n'est plus pour une question religieuse, mais au nom de la Patrie ou de la Propriété que l'on commet des crimes contre le populo.

Ah, tas de vaches, quand donc viendra la vengeance !

Et croyez-vous, les aminches que le jour ou les miséreux, les gas solides, les bons bougres purgeront la terre de toute cette vermine, ça ne sera pas mérité ?



GRÈVE DE MINEURS

L'autre jour je racontais aux camaros que les mineurs du Pas-de-Calais ont voté à l'ailé sur la Grève générale, et qu'il y a eu une majorité pour.

Une fois la grève votée, Basly voulait qu'on s'en tienne à ça. Le pisse-froid est roublard : « Puisque vous avez voté, c'est comme si vous faisiez grève... »

Les gueules noires n'ont pas coupé dans le pont ; ils ont marché une dizaine de jours, après quoi ils ont carrément lâché le turbin.

De sorte, nom de dieu, qu'à l'heure actuelle y a quèque chose comme 40,000 mineurs hors des puits dans le Pas de-Calais et aussi un peu dans le Nord.

Quarante mille bons bougres n'ayant pas froid aux yeux ! Savez-vous bien, mille bombes, qu'il y aurait de quoi foutre une trouille carabinée aux richards.

Surtout, si, profitant de l'occace, les mineurs des autres coins entraînent en danse, eux aussi.

Mais, hélas ! pour ce qui est de ça, y a pas de risque : les mineurs de la Loire viennent d'acheter une mine ; ils sont en train de devenir proprios ; ils font des manœuvres aux gouvernants pour en tirer de la galette, — c'est pas le moment de leur parler de grève !

Quant aux 40,000 grévistes du Pas de-Calais, les bougres sont bien matés !

Pardienne, ça veut pas dire qu'ils soient tafeurs. A preuve que toutes les nuits, ils se cognent avec les gendarmes ; qu'ils chambardent un tantinet jusqu'ils peuvent ; qu'ils ont fait auter des rails près de Lens....

Oui, ils ont du sang ! Seulement ils sont emberlificotés par Basly et sa clique, qui préchent le calme à tire-larigot.

Ainsi, le sale jean-fesse vient de leur en faire avaler une raide : il les a persuadé de nommer cinq arbitres pour discuter avec les délégués des Compagnies.

Turellement, le Basly est des cinq !

L'aboutissement de ce micmac est facile à deviner : les arbitres vont arbitrer jusqu'à plus soif ; s'ils accouchent de quèque chose de mouche, qui ait l'air d'être une amélioration, ça sera une veine.

Le plus probable c'est qu'ils arbitreront peu de balle et balai de erin !

Et comme les gueules noires auront bouffé leurs quatre sous, il leur faudra, la rage au ventre, rentrer à la mine, couillons comme devant.

TISSEURS LYONNAIS

Voilà une bonne quinzaine qu'une grève s'est déclarée à l'usine Michel, à Lyon.

Pas besoin de vous dire, les camaros, que l'usine en question est un bagne à soieries. Voici comment c'est arrivé :

Le sale exploiteur, toujours à l'affut d'une binaire pour augmenter son bènef, avait ruminé de diminuer ouvriers et ouvrières de trente pour cent : « Je vas foutre à la porte la moitié de mon personnel et vous prendrez chacun deux métiers... »

Ah mais, le musle avait compté tout seul, nom de dieu ! Les bonnes bougresses, pas plus que les hommes, n'ont pas voulu se laisser faire et se sont foutus en grève.

Jusqu'à présent, ça s'est bibelotté assez bien. Ça n'empêche qu'ils seront roulés.

Les singes se soutiennent entre eux, et voici de quoi il retourne : comme l'exploiteur Michel a du travail qu'il doit faire illico, c'est un autre patron qui s'en charge à sa place.

Et ce patron, les aminches le connaissent, foutre ! C'est Barbichon Chat-pèle de l'Abresle. Les chaînes et les rouleaux lui arrivent bien rangés dans des caisses, prêts à coller sur les métiers.

Le truc n'est d'ailleurs pas neuf, mille bombes ! Quand les ouvrières de Chat-pèle et de Cornichon Chatron se sont foutues en grève, ça a été kif-kif : les deux salauds ont fait faire leur turbin ailleurs....

Ce que j'en dis, les bonnes bougresses, c'est pour vous faire saisir par les cheveux que les grèves partielles, jusqu'on ne fait que se rouler les pouces, c'est de la gnotte.

Ah, si les ouvrières de Michel s'en étaient prises à lui-même, ça aurait pu tourner à l'aigre. Si, quand elles ont su qu'on expédiait la marchandise à l'Abresle, elles avaient foutu les pieds dans le plat, disant carrément au singe : « Non, sale birbe, t'embarqueras pas ces bricoles, on les foutra plutôt en marmelade... Et toi avec!... »

Bédam, ça eut pu donner une autre tournure à la grève.

En tout, faut de la moëlle, nom d'une pipe !

Autre chose : tant qu'on manœuvrera avec de pelictes grèves où on est juste trois pelés et un tondu à se chamailler contre un exploiteur, y a pas de pet que ça prenne une tournure galbeuse.

Ainsi les ouvrières de chez Chat-pèle se sont foutues en grève y a un bout de temps, si celles de chez Michel avaient eu un rude brin de jugeotte, au lieu d'attendre à aujourd'hui, elles auraient marché à ce moment-là.

Y a pas ! Faut être destripotées à lâcher le turbin au même coup. Alors, là, on peut voir.

Si on a du nerf ; si on est assez marioles pour ne pas se laisser crever de faim, sous prétexte qu'on a le porte-braise plat comme une punaise, on a des chances !

Tenez, c'est un peu ça pour les mineurs du Pas de-Calais. Ah, nom de dieu, s'ils étaient seulement un peu plus à la coule ! S'ils comprenaient que pour croustiller on a plus besoin de pain et de bidoche que de pièces de vingt sous, ils pourraient foutre les Compagnies à cul.

Mais ouat ! Y a une telle chiée de pisse-froids qui leur foutent des lavements qu'ils n'arriveront à rien.



Pauvres Pioupious

Série bougrement à la noire, nom d'un foutre !

Rien que cette semaine, je dégotte dans les grands canards quatre suicides de troubadés, et tous des bleus ! pour cause d'emmerdement et de misères à la caserne.

L'un, Frédéric Espic, s'est collé pour en finir la caboche sur un rail, tout près de Lyon : il a été mis en bouillie.

A Macon, Louis Bonnamy a fait kif-kif : il s'est collé en travers de la voie et la locomotive l'a foutue en capilotade.

Le troisième, Georges Etienne, a liché son dernier bouillon à Saint-Malo : il a piqué une tête dans la grande tasse.

Le quatrième, à Montpellier, sur une engeulade d'un galonné a quitté le rang, [et, du haut d'un pont, patarouf ! il a piqué une tête dans le Roubion. Heureusement pour lui que l'eau était profonde en cet endroit, si bien qu'on a pu le repêcher avant qu'il ait tourné de l'œil.

Voilà bien, nom de dieu, qui, mieux que mes réflexes, montre combien le métier de soldat est dégueulasse et infect.

Eh quoi ! Y a à peine quinze jours que les bleus ont radiné à la caserne, qu'en voilà quatre qui se démolissent.

Et encore, qui qui me dit que c'est tout ? malheureusement y a rudement de chances pour que bien d'autres pauvres bougres se soient détruits, eux aussi... Seulement, autant que possible, les grosses légumes cachent ça !

Pauvres gas ! Sacrés andouilles ! Je vous plains... N'empêche que vous avez été rien daims : aller vous détruire à la caserne, alors qu'il était si simple de prendre le train pour la Suisse ou la Belgique.



CANAILLERIES DE SERGOTS

Chaque jour, nom de dieu, et cent fois par jour, c'est la même scène écœurante qui se produit autour des Halles et dans les rues où fourmille le populo.

Les sergots font la chasse aux petits marchands d'une façon ignoble : ils les font pioletter sur place, leur barrent le chemin, ou les font galoper à se casser le cou.

C'est infect, nom de dieu, de voir traiter du pauvre monde de telle sorte.

Les fics sont les maîtres du pavé, ils se foutent du public, qui bêtement se laisse faire.

Quand ils rigolent, leur grande gueule se fend jusqu'à leurs bottes. Ça leur arrive quand ils veulent faire les galands, — turellement, ils ne réussissent qu'à être galbeux.

A preuve ce qu'un copain vient de relouer chaussée Clignancourt.



Un sergot chauffe une pauvre vendeuse de fleurs, lui chipe son panier et le voilà parti, fier comme Artaban, chez le quart d'œil.

En route, monsieur le sergot veut faire l'aimable. Il s'arrête à la boutique d'un troquet, histoire de voir s'il n'y avait pas un demi-setier pour sa tronche.

Il rigouille à la marchande de vinasse et pour finir lui offre un bouquet du panier qu'il venait de chaparder.

Nom de dieu, m'est avis que la typesse devait bien se douter d'ousque provenait ces fleurs; elle aurait dû en barbouiller le sale museau du flic.

Mais non! Ça fait que sa petite galanterie finie, le botté s'est amené au poste avec sa marchandise. Habituellement on la confisque pendant 24 heures... Quéque peut bien foutre la pauvre marchande de ses fleurs toutes fripées?

Tas de saligauds de flics, pour ce qu'on vous paie vous ne devriez pas faire tant de zèle, et plutôt vous occuper d'arrêter les grands voleurs de la finance, les ministres et toute la charognerie qui ronge les pauvres familles dont vous êtes sortis.

Comme j'en suis à conter les crapuleries des sergots, voilà que je reluque dans un quotidien une histoire qui vous donne envie de moucher un de ces bandits:

Là ousque la chasse aux chineurs est plus féroce encore que dans les rues, c'est autour des Halles. Dès que les malheureux qui tâchent de gagner quatre sous pour ne pas crever de famine, en hazardant deux salades ou trois navets qu'ils ont dans le creux de la main, aperçoivent la tête à claques d'un flic,

Brouf! Toutes et tous, grands et petits, se tirent des flûtes que c'en fait pitié à voir.

Y a des hommes parmi ces malheureux. Eh bien, même aux hommes, il ne vient pas l'idée de résister: hédam, la mistouffe les a vannés.

C'est au populo, aux ouvriers qui turbinent et qui par hasard passent autour des Halles, à prendre la défense des chineurs contre les sergots.

Ça amuse ces charognes de faire la chasse au pauvre monde: si de temps à autre un bon bougre les mouchait, ils mettraient des gants, nom de dieu!

Un d'entre eux, plus haï encore que ses pareils, c'est un grand escogriffe surnommé *La Terreur*.

Le surnom dit tout, mille bombes!

Le dernier coup de *La Terreur*, je vous le jacte, les camaros:

L'autre matin, il guignait un petiot chineur, un même de cinq ans, qui, tous les jours, faisait les Halles avec sa mère.

Le gros flicard se frotte à ses trousses; le pauvre, perdant la boule, trottinait le plus qu'il pouvait, quand va te faire foutre! il glisse et tombe sous les roues d'une guimbarde de blanchisseur, qui n'a pas eu de peine à l'écrabouiller: il était si mignon, le gosse!

La mère qui vendait à un autre coin, apprend qu'un loupot vient d'être écrasé. Un pressentiment lui fond le cœur: « Si c'était

mon Léon!... » et la voilà qui va de pharmacien en pharmacien, et enfin chez le quart-d'œil.

C'était bien son Léon!

Le quart-d'œil la reçoit comme les jean-foutre reçoivent les pauvres bougres.

Au lieu de plaindre la mère ou de s'excuser, les roussins l'engueulent. Puis ils l'interrogent.

C'est eux les criminels, et ils interrogent la victime; toujours la même logique, nom de dieu!

Quand elle leur dit qu'elle n'est pas mariée légalement, alors tout est pour le mieux: le petit Léon n'a eu que ce qu'il méritait.

Enfin, après bien des supplications, on a rendu à la malheureuse le cadavre de son même, et dans un sapin elle l'a ramené à sa pièle.

Puis, pendant deux jours, on a refusé le permis d'inhumer. Pour finir, les roussins sont revenus et ont barbotté le cadavre pour le porter à la Morgue.

Probable que quelque carabin va s'amuser avec.

Pauvre loupot, même mort, on lui on veut encore: vivant, c'est les flics qui le martyrisaient, c'est maintenant au tour des charcutiers.

Quand donc, nom de dieu, que le populo se revanchera?

La vermine des "Mœurs"

De même qu'il y a différentes sortes de vermine, de même y a différentes sortes de policiers.

Les plus puants, ou peu s'en faut, sont ceux qui s'occupent des mœurs.

Dans les temps anciens, alors qu'Yves Guyot, au lieu d'être ministre n'était qu'une sorte de journaliste, panaché de roussin, il gueulait ferme contre la police des mœurs.

A cette époque, vous auriez dit au Vieux Petit Employé: « Eh, le birbe, quoi que tu ferais, si par un hasard, comme il y en a dans les contes de fées, tu arrivais à être ministre? »

— Mon premier soin, qu'il aurait rebiffé illico, serait de prendre avec des pin-cettes chacun des roussins des mœurs, et de les déposer délicatement dans le grand égoit collecteur... »

Yves Guyot est ministre aujourd'hui, mais, turellement, vous perdriez votre temps en allant lui rappeler ses promesses: la police des mœurs existe toujours et n'est pas prêt d'être foutue en l'air.

Eh bien, de quoi? Y a pas à s'épater de ça: on sait foutre bien que les politicards qui veulent arriver, ne pensent pas un mot de ce qu'ils disent; s'ils gueulent contre les infections sociales, c'est simplement pour se faire bien venir du populo. Or, une fois qu'ils ont décroché la timballe, ils n'ont plus besoin d'être peloteurs à son égard.

C'est simple comme un bonjour, nom de dieu!

Pour lors, la police des mœurs existe bougrement. A telle enseigne que la se-

maine dernière elle a fait hurler contre elle tous les journaloux des quotidiens.

Depuis un bout de temps, ces maudits roussins raffaient les pauvres femmes que la déveine, la mistouffe, et les crapuleries des richards, ont foutu au ruisseau.

C'est leur métier, à ces salauds de faire du mal à ces malheureuses.

Tant qu'ils s'en tiennent à ça, les mufles de la haute jubilent et applaudissent.

Et ne croyez pas que je blague, les camaros! Tenez, je colle nature, la phrase d'un ancien roussin, Andrieux, un mossieu qui a été tout: préfet de police et même socialo. Eh bien, à un journaloux qui lui demandait quoi qu'il pensait de tout ça, il a carrément répondu:

« Les agents sont des rafles parce que ça les amuse et aussi parce que cela égaye leurs chefs. Les jours où l'on ramasse les prostituées dans Paris sont des jours de fête pour les commissariats. C'est mouvementé et en général sans danger. De plus, ce tas de filles au poste est très amusant. »

Eh oui, ça amuse ces jean-foutre!

Faut-il être cochon tout de même pour rire du malheur des autres.

Turellement, pour qu'on continue de rire faut que les roussins manœuvrent habilement: faut pas qu'ils entoient une femme honnête, — c'est-à-dire une bourgeoise.

Si la antaisie leur prend, y a pas grand mal à ce qu'ils sucent une ouvrière qui sort de son atelier. Une ouvrière ça ne tire guère à conséquence; quoi voulez-vous qu'elle dise? Se plaindre, on l'enverra rebondir!

Et si elle fait trop de magnés, on en sera quitte pour la coller à Saint-Lago et la foutre en carte.

A preuve que ce que je dis est vrai, c'est que chaque fois que les quotidiens gueulent parce que les mœurs ont fait une gaffe, c'est jamais pour une ouvrière, toujours pour une bourgeoise.

Ça leur est arrivé la semaine dernière: rue de Chateaudun, passait, vers les dix heures du soir, une chouette fille qui est première et associée dans une grande boîte ousqu'on fait des chapeaux pour les pouffasses de la haute,

Elle marchait tranquillement, quand des roussins lui sautent dessus, la bourrent de gnonns et la colent au poste.

De là on l'embarque dans le panier à salade, et en route pour le Dépôt.

Ce n'est que le lendemain et après bien des peines qu'on l'a remise en liberté. Comme elle a des relations, elle en a profité pour faire faire du potin dans les carnards.

« Mais, que vont me dire les camaros, la rue de Chateaudun est donc si déserte que ça à dix heures du soir? Y avait donc pas un bon bougre pour prendre la défense de la jeune fille? »

Non, la rue n'est pas déserte, nom de dieu! Le monde y fourmille, à n'importe quelle heure.

Mais voilà, on est si culs-culs que quand on voit des bourriques amener une pauvre femme on en rigole en se disant: « C'est une putain qu'on ramasse... »

Eh, mufle, c'est peut-être ta sœur!

Si on était des hommes on sauterait sur les roussins et on trouverait bien mèche de les faire lâcher prise...

Pour ce qui est des femmes, si j'étais d'elles, je sais bien que j'irais tout de suite chez l'armurier m'acheter un gentil bouledogue.

Les rues de Paris sont si dangereuses !



Scandales à Charleville

Décidément, les jean-foutre qui nous dominent sentent bougrement la charogne.

Il ne se passe plus de jour sans qu'il arrive à notre connaissance d'infectes saloperies, commises par les cochons de la haute.

Malgré que ça fouette fort, je vous en parle, les camarades. Vrai, la merde est propre, comparée à toutes ces horreurs... Seulement, les amis, faites excuse, ce que j'en dis, c'est pour que le cœur vous soulève... afin que ça augmente votre haine contre la pourriture bourgeoise.

La semaine dernière, c'était du scandale de Châlons que j'ai dit quatre mots. Cette semaine, le scandale vient de Charleville.

Or donc, voici de quoi il retourne : les marlous du palais d'injustice, après des polins abominables avaient été obligés de foutre le grappin sur une pauvre garce ayant pour métier de dénicher de la chair fraîche aux ogres de la haute.

La typesse vient de passer en condamnation, elle a ramassé deux ans.

Mais, ouisque l'horreur a été à son comble, c'est quand les gamines qu'elle racolait sont venues déposer : y en avait une de 13 ans, la plus âgée en avait tout juste 16.

Comme les marchands d'injustice ne s'attendaient à rien ils n'avaient pas fait boucler les lourdes, ça fait qu'il y avait du populo dans la salle.

Vient le tour de la fillette de 13 ans :

— Renseignez-vous avoir été chez la femme Richard ? que fait le chef des juges.

— Oui, monsieur.

— Et que faisiez-vous ?

— J'avais des rapports sexuels avec monsieur le commandant de Jouniac, qui..... » Je fous des points, les aminches !

Vous voyez d'ici la trombine du président qui, sûrement, ne s'attendait pas à celle-là.

Et le populo de l'auditoire de rognier ferme !

Alors le chef des enjuponnés fait évacuer la salle. Vous comprenez, les témoins citent des noms, et c'est tous des noms de la haute.

Y a de tout, nom de dieu : magistrats, police, armée, bourgeoisie....

Le plus urli, c'est le commandant du 91^e li fin, du beau régiment de Charleville. Et un noble encore ! Un aristo pur sang : monsieur de Jouniac.

Oh mais, n'allez pas croire que le salaud

est sur le banc des accusés : il n'est pas inquieté, et ne le sera probablement pas, — il est en congé.

Je n'ai pas besoin de vous dire, les aminches, que les pauvres fillettes qui servaient de joujou à ces cochons sont toutes des filles d'ouvriers.

Tout de même, quoi que diraient les jean-foutre, si un des pères de ces pauvrettes allait crever la panse à un des violeurs de sa pauvre gosse ?

C'est pas tout, mille dieux ! Encore une autre affaire du même tonneau : le patron de l'hôtel des Ardennes faisait rappliquer des gosselines, les soulait avec de l'absinthe,

En suite de quoi il les livrait aux bons bourgeois.

Les enjuponnés ont eu des égards : le cochon n'a paumé que six mois.

Il n'y allait pourtant pas plus de main morte que la Richard ; il a été prouvé qu'il avait livré deux fillettes de 14 ans à un gros salaud...

Tout ça, nom de dieu, m'est avis que c'est des viols ! C'est la loi des riches qui le dit. Pourquoi donc qu'on ne poursuit pas les gros coupables ?

Pardine, parce que les marlous ne se mangent pas entre eux !

Le clou de la séance a été l'acquittement d'une typesse qui faisait kif-kif aux autres : elle prêtait sa sœur et aussi sa bonne aux messieurs chics.

Oh mais, à Charleville tout le monde sait à qui est dû l'acquittement : la belle-sœur de la typesse en question est dans les petits papiers du président. Et dam, elle ne se serait pas gênée pour casser du sucre....

Du coup, ça aurait fait une de ces salades ! car tous, tous ! tous ! tous ! à part l'avocat bêcheur nouvellement débarqué dans le patelin, ont mis un doigt, ici ou là...

Et voilà, les camarades, j'ai fini de vous dégoiser cette horreur.

C'est pas trop tôt, nom de dieu !

Et maintenant, vous tous, pauvres loufoques qui avez encore du respect pour l'armée, les aristos, les richards et toute la sainte séquelle,

Dites-moi ce que vous en pensez ?

Coups de Tranchet

Pas assez ! — Parait que l'an dernier y a eu en Allemagne 35,000 bons bougres qui ont refusé le service militaire.

Combien qu'il y en a eu France ?

Tout de même, nom de dieu, 35,000 déserteurs, c'est pas suffisant. Faut voir à augmenter la dose, les aminches.

Dégueulbitant. — Depuis l'élection de Lafargue, les politicards se chamaillent pour savoir si le birba est français ou pas.

Comme preuve en sa faveur, ce socialo à la manque vient de déclarer qu'il a été un tantinet espion en 1870.

Décidément, les guesdites en pincet pour la rousse : espions et mouchards. A preuve Lorion qui est au baignoire, grâce à leurs dénonciations.

C'est du propre !

On a le temps ! — Depuis quatre ans y a sur la planche une loi à propos du travail des femmes.

Les bouffe-galette de l'Aquarium et les têtes de veaux de la Triperie Sénatoriale jouent à la balle avec.

Tous les six mois, ils se renvoient la loi, et comme ce petit jeu les amuse, ils ne sont pas près de finir.

Avis aux niguedouilles qui attendent les réformes : ils ont le temps de faire le poireau, nom de dieu !

ÉTAT-PATRON

Hein, les aminches, plus d'une fois vous avez entendu rengâner que si l'Etat chop-pait toute chaude, la place des Compagnies et des gros patrons, l'ouvrier serait plus heureux.

Tenez, pas plus tard que l'autre jour, cette grande niguedouille de Basly réclamait à l'Aquarium que la gouvernance foute le grappin sur les mines du Pas-de-Calais.

Ça, c'est du battage grande largeur, nom de dieu !

Y a d'ailleurs qu'à reluquer à quelle enseigne sont logés les bons bougres qui turbinent au compte de l'Etat, pour saisir que ce que réclame Basly est une fumisterie carabinée.

Tenez, justement il me tombe des tuyaux de Cherbourg, sur l'arsenal du patelin. Ça va servir de comparaison, nom de dieu !

Pas besoin de dire que cet arsenal est un vrai baignoire où les ouvriers gagnent, en trimant dur, trois francs cinq sous par jour.

Les ouvriers ? Ah, malheur ! C'est les forçats que je devrais dire. A preuve que les ingénieurs pour mieux tenir les bougres à l'œil, ont fait peinturlurer sur leur casaque un gros numéro matricule, kif kif au claqué ou au bagné !

Très chouettes, ces numéros ! L'ingénieur a pas à chercher : il paume un gas en défaut, pour une foutaise, — oup, ça ne traîne pas : ou bien une grosse amende, ou bien de la prison.

Oui, nom de dieu, de la prison ! on colle les ouvriers en prison !...

Ah, mais, c'est que quand l'Etat se fout à être patron, c'est pas de la petite bière.

Toutellement, c'est là que le commencement : le jour où nous aurons la vaine d'être gouvernés par les socialos à la man- que du Quatrième ou Cinquième Etat, on en verra de bien plus raides, sacré pétard !

Pour l'instant faut savoir se contenter de peu : dans les baignoires de l'Etat on ne fout pas encore des coups de matraque aux ouvriers, mais quoi, un peu de patience — tout vient à point...

Ainsi, tenez ça prend déjà une riche tournure. Pour preuve, jugez de la salaperie d'un monsieur Chosson, ingénieur à Cher-

bourg : y a quèque temps un bon bougre quitte son atelier pour aller dans l'atelier voisin demander des nouvelles de son paternel sérieusement malade.

Pouf ! Voilà qu'il se cogne dans l'ingénieur. Oh, il n'y a pas coupé : rran ! six sous par jour de rafiés !! Et ça pendant trois mois, mille charognes.

Ah oui, foutre, parlons-en de l'Etat-Patron.

C'est comme qui dirait si j'avais la peste et qu'un crampon veuille par surcroit me foutre le choléra, histoire de me guérir.

Je ne marche pas, mille tonnerres !

LE PÈRE PEINARD

En Province

SOCIALOS A LA MANQUE

Amboise. — On les gobe pas les socialos à la manque dans ce patelin-là, foutre !

Si j'en crois le camaro qui m'envoie des tuyaux sur l'inauguration de la mairie et les fêtes qu'on a donné, paraît que socialos et opportunistes, ça marche ensemble comme un seul homme, nom de dieu.

A preuve l'élection de Thiphaine, un opportuniste, mille tonnerres.

Ça s'est mijoté tout à la douce, en copains, sans y toucher.

Le socialo Lute te s'est présenté sans faire grand bruit, « pas moyen de faire de la propagande, m'y suis pris trop tard, » qui disait.

Et quand le second tour du scrutin est arrivé.

« Faut tous voter pour Thiphaine, un chouette républicain, qu'il criait. »

Et le tour était joué, rom de dieu !

A l'Acquarum, turellement, Thiphaine a tout voté : droit sur le pain, droit sur le blé, droit sur le café et tout le reste, foutre !

Ça n'empêche qu'à l'inauguration de la mairie, on s'est passé des langues, nom de dieu !

Mon bon ami Thiphaine, mon bon ami Lerte.

Tas de couillons d'électeurs, va, c'est vous qui payez tout ça, et elle est sérieuse la note, nom de dieu !

SALES EXPLOITEURS

Voiron est un petiot patelin de l'Isère tout farci de pauvres bougres s'esquintant le tempérament à fabriquer de la soierie que les poufflasses de la haute se foutent sur le cul.

C'est surtout les ouvrières qui sont exploitées. C'en est monstrueux, nom de dieu !

Elles turbinent au baigne douze et treize heures, et pour ça on leur fout tout de suite quinze sous dans les pattes.

Allez donc vivre avec ça, mille tonnerres ! Si encore elles n'en faisaient que pour leur argent, et battaient leur fême toute la sainte journée. Mais non ! Elles ne veulent pas qu'il soit dit qu'elles n'abattent pas de la besogne, et les pauvres s'esquintent tant et plus.

Oh, c'est pas de leur faute, car le patron fait tout ce qu'il peut pour les abrutir.

On va jusqu'à monter des chapelles dans les bagnes pour abrutir davantage les malheureuses ouvrières. Celles qui vont à la messe et qui font bien les saintes-nitouche courent la chance de gagner deux ou trois sous de plus.

Et dire que ces filous de singes geignent tout le temps, nom de dieu ! Jurant leurs grands dieux qu'ils ne gagnent pas leur vie.

« C'est bon de monter le coup aux pauvres bougresses, pour ce qui est de bibi j'y coupe pas, me dit le camaro qui m'envoie le tuyau, je les vois tous les soirs au cercle en train de se goinfrer à nos dépens. Leurs pauvres cochers posent deux ou trois heures à la porte, attendant que ces gros cochons soient pleins comme des baleines ; ils sont alors obligés de les prendre sous l'aisselle et de les foutre dans leurs beaux landeaux... »

T'as raison le gas, faut pas se laisser prendre aux jérémiades des patrons, sans quoi ils nous feraient tourner en bourrique.

Mais, foutre, je prêche un converti. A preuve la petiotte histoire que je colle ci-dessous :

Le gas en question turbine dans les bouts-de-bois ; dernièrement il était embauché par trois salauds, entrepreneurs de menuiserie.

Y a bien un tarif pour le travail aux pièces, mais mes gredins s'en foutent. Ils fixent le tarif d'après la gueule de l'ouvrier : plus le pauvre est gourde, plus ils rabattent.

Ainsi, ils voulaient gratter quèque chose comme 50 pour cent au camaro. Quand il va au bureau le singe lui fout dans la cuillère 20 balles de moins qu'il ne lui revenait.

Dam, ça n'a pas été fini, nom de dieu ! Le gas t'a agonisé de sottises e galeux. Et ça, devant une floppée de pauvres bougres qui en rotaient des ronds de chapeau.

Ah, mille dieux, si les exploiters en trouvaient souvent de comme ça, ils mettraient vivement les pouces.

EXEMPLE A SUIVRE

Villefranche. — Décidément, nom de dieu, il m'arrive des tas de tuyaux à propos de bonnes bougresses.

Foutre, faudrait que toutes soient pareilles à celle dont je vas jaspiner le chouette flambeau.

Oh là là ! Ce qu'elle t'a remis son singe. Il en foirait le birbe.

Mais, que j'accouche : la chouette fille turbinait dans le baigne Caillat, et pour une journée d'esquintement arrivait à peine à palper trente sous.

Encore fallait-il que ces trente pétards ne soient pas ébréchés par les amendes, qui pleuvent pire que la grêle !

L'autre jour, l'ouvrière en question descendait chercher de la lance pour se rincer la dalle. Le singe la trouve dans la cour : « Pourquoi allez-vous chercher de l'eau ? C'est défendu... »

Il tombait mal, le charognard, la bonne

bougresse n'a pas froid aux quinquets : « Vous buvez du vin à discrétion, qu'elle lui rebiffe, ça serait un peu fort que je ne puisse pas boire de l'eau en travaillant ! »

Le singe ne trouvait rien à répondre, tellement ça lui en bouchait un coin ! quand voilà qu'il reluque dans le tablier de son ouvrière une pincée de déchet.

Or, le déchet, les patrons y tiennent, nom de dieu ! « C'est comme ça que vous travaillez, espèce de crapule, je vous fous 20 sous d'amende... »

Ah malheur, ça a fait monter l'ouvrière sur ses petits chevaux : « Crapule ? Après vous ! qu'elle répond. Gros feignasse, gros sale, gros cochon. Les ouvrières se crèvent pour vous nourrir, et vous osez les traiter de crapules ?... Et vous voulez me voler 20 sous de plus qu'à l'ordinaire ! C'est ce que nous allons voir... »

Et l'engueulade coulait, coulait..., on aurait dit d'une inondation, rom de dieu ! L'exploiteur ne savait où se fourrer. D'autant plus qu'une foultitude d'ouvrières avaient radiné, buvant comme du petit lait, les vérités que lâchait l'ouvrière.

Ahuri, le singe s'enquilla dans son bureau. La chouette bougresse l'y aurait relancé si ses camarades ne l'avaient calmé, craignant que ça tourne trop au vilain pour elle...

Ah, mille dieux, ma fille, le vieux Peinard est content de toi. Aussi je t'envoie deux bons bécots, mais tu sais des bécots qui pètent fort : un sur chaque joue, nom de dieu !

Et j'en ai autant au service de toutes les bonnes bougresses, seraient-elles laides comme le cul de Vilain Repaire, qui diront carrément son fait à leur exploitier.

Ah tonnerre, s'il y en avait quelques douzaines de ton calibre, m'est avis que les patrons baisseraient rudement le caquet.

Bricoles de l'Etranger

Par les deux fourbis que je vais vous foutre sous le nez, vous pourrez juger, les camarades, que les gouverneux de tous les patelins, c'est crapule et compagnie :

Un riche copain ayant eu des magnés avec les jégeurs de France s'esbigna en Suisse.

Comme de juste, la putaine de république le foutit dehors.

Alors le gas, prenant ses cliques et ses claques s'entra en Italie.

Là, idem sans cresson, nom de dieu ! Ça ne traîna pas pour l'expulsion.

Du coup, vogue la galère : il s'en va chez les Espagnols. Là, il y moisit depuis un certain temps, et c'est tout juste si on lui fout la paix.

Qué que je dis ? On l'emmerde le plus qu'on peut ! A preuve les avaros qui lui sont tombés sur le râble l'autre semaine.

Une trifouillée de roussins ont envahi sa piôle, s'y sont installé pour toute une journée, et turellement ont tout mis sans dessus dessous.

En plus ils ont conduit le copain à la bolte et l'y ont gardé jusqu'au soir.

A la fin, ils l'ont remis en liberté, en lui disant que c'était pas à lui qu'ils en avaient : c'est à un mariole qui a fait concurrence au gouverneur en fabriquant de la monnaie. Ils savaient bien que le camaro n'y est pour rien, seulement faute du coupable ils avaient pris un innocent.

Dam, j'ai pas besoin de vous dire que le bougre est rudement à cran : au cas où il n'aurait pas été tout à fait fixé, il l'est, nom de dieu !

Roussins de France, de Suisse, d'Italie et d'Espagne, c'est de la vermine pure !

* *

Et de deux, foutre !

Mes réflexes se vendent en Suisse ; ça n'a rien de drôle, vu que s'il y a de la pourriture, y a aussi des nids de bons bougres.

Un bon coin c'est Chauv-de-fonds.

Le canard s'y vend ; turellement, ça n'est pas sans faire renauder les journaloux du patelin, qui voudraient bien dégolter un certain nombre de jean-foutre assez dégueubis pour porter plainte contre Bibi.

D'autre part, un youtre qui s'est fait raticchon protestant, a donné une conférence contre les lectures immorales. Dam, il m'a bêché dans les grands prix.

Ce que toute cette fripouille réunie serait heureuse, si avec une petite loi à la clé elle pouvait empêcher l'entrée du Père Peinard.

Bougres d'andouilles !

Vous croyez que la contrebande est faite pour des prunes ? Allez, vous n'empêcherez pas les gas de reluquer mes flanches...

C'est tout de même pas pour dire, mais ces cochons-là comprennent la liberté d'une sacrée façon.

COMMUNICATIONS

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du Cercle international, salle Horel, 12, rue Aumaire.

— Tous les dimanches, soirée familiale et tous les mardis, réunion, 38, rue d'Allemagne, XIX^e arrondissement.

— *L'Emancipation*, groupe anarchiste des tailleurs, invite les camarades qui ont à cœur l'amélioration du sort des travailleurs à assister aux réunions qui ont lieu tous les mercredis, salle Bresset, 19, rue Saint-Augustin, à huit heures et demie du soir.

— Les Groupes anarchistes, *les Libertaires* et *la Ligue des Anti-Patriotes*, réunion tous les samedis, salle du Téléphone, 50, rue de Ménilmontant, 20^e arrondissement.

Le dimanche, même salle et même heure, soirée familiale.

— Un bouiffe anarcho, qui a soupé des ateliers, vient de se coller dans une échoppe, 27, rue de la Charbonnière.

Sur les godillots que lui commanderont les copains, il fout vingt sous à la propagande.

Pour ce qui est des gas qui auraient leurs ribouis dans la purée, ils trouveront chez lui un clou ou un rivet pour les mettre sur pattes.

— Tous les lundis soir, causerie familiale par le compagnon Babet.

— *Grand Meeting*, le dimanche 29 novembre, à deux heures du soir, salle du Commerce, 94, Faubourg-du-Temple, pour les anarchistes de Rome.

— *Grande soirée familiale* artistique, le samedi 28 novembre, à huit heures et demie du soir, salle du Gros-Bœuf, 58, rue Greneta.

1^{re} partie. — Conférence par Garderat sur *la misère et ses conséquences*.

2^e partie. — Poésies et chansons inédites par les auteurs : Paillette, Brunel, Percheron, etc...

Entrée 0 fr. 20 pour couvrir les frais.

Angers. — Tous les lecteurs du *Père Peinard* et de *la Révolte* sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu le samedi 28 novembre, à huit heures et demie du soir, rue Laréveillère, 7.

Les copains de Trélazé sont invités. La réunion a pour but de jeter les bases d'un cercle libre de propagande socialiste.

Vienne. — Les camarades qui ont reçu des brochures du *Procès des Anarchistes de Vienne* sont priés de les régler au plus tôt.

L'imprimeur n'est pas encore payé et c'est un camarade qui avait pris la responsabilité qui est obligé de danser.

Cela est regrettable, car avec l'argent qui est dehors, nous aurions de quoi faire face.

Il reste encore un nombre assez grand de brochures ; les camarades qui en désiraient sont priés de s'adresser soit au Père Peinard, à *la Révolte* ou bien à A. Orcelein, 1, rue St-Martin, Vienne (Isère).

Grenoble. — Quelques compagnons de Grenoble ont pris l'initiative de former un groupe de propagande dans les campagnes, par la parole et les brochures. Ils cherchent aussi à étendre *la Révolte* et le *Peinard* et autres journaux anarchistes.

Les camarades qui voudraient les aider sont priés de se rendre au local convenu, le 11 décembre.

Saint-Denis. — Les camarades de Saint Denis et de la banlieue-nord, sont convoqués pour le samedi 6 décembre, à huit heures et demie du soir, salle Le'èvre, place aux Gueldes, pour communications urgentes.

Avignon. — Le groupe d'Avignon a décidé de fixer le tirage de la tombola au 15 décembre prochain.

Il fait un dernier appel aux groupes qui ont encore des listes pour qu'ils les retournent au plus vite, et remercie les camarades qui se sont intéressés à sa propagande.

Amiens. — Les anarchistes, réunion extraordinaire, le dimanche 29 courant, à 5 heures du soir, salle Lévêque.

Sujet :

1^o Le groupe d'études sociales, Sans but.

2^o Organisation d'une soirée familiale, pour le dimanche 20 décembre.

Les copains du Tréteau, sont priés d'être exacts.

Nota. — Les camarades soucieux de la vulgarisation des idées anarchistes qui disposeraient de quelques brochures (pour nos Tombolas) peuvent les adresser au compagnons Paulet, 28, rue des Gantiers.

Reims. — Ne plus rien envoyer au compagnon Prudhomme Albert, qui est poursuivi pour provocations au meurtre, au pillage et à l'incendie.

Agen. — « Le groupe anarchiste d'Agen se réunit tous les lundis soir, à 8 heures, « au Comptoir à Agen, chez Palazol, 4, « place de la Cathédrale. Il engage les socialistes de toutes écoles et tous les travailleurs en général, à venir y discuter les « questions qui l'intéressent à si juste

« titre. Le meilleur accueil sera fait à tous « ceux qui voudront y venir. On y trouve « vera les journaux *La Révolte*, *Le Père Peinard*, *Le Pot à Colle*, *Le Cri Typographique*, *L'Endehors*, et les brochures anarchistes. Ces journaux sont également au « kiosque Blouin, près le Marché Couvert, « de même que « *El Parvenir Anarquista*, « journal écrit partie français, espagnol et « Italien. 5 centimes le numéro. »

Barcelone. — Groupe les *Vagabonds Cosmopolites* de Gracia et Barcelone (Espagne).

Informe tous les groupes ou camarades qui désirent recevoir le journal *El Porvenir*, anarchiste, rédigé en trois langues : Espagnol, Français et Italien, de le faire savoir au plus tôt, ainsi que le nombre d'exemplaires qui leur est nécessaire.

Les souscriptions pour le payement du journal seront volontaires pour les groupes et marchands anarchistes.

Pour la langue française, adresser tout ce qui concerne le journal et le groupe à P. Bernard, 280, calle de Corcega, 3^o piso, 2^o p. Gracia por Barcelona (Espagne).

Lyon. — Le *Père Peinard* est en vente chez le compagnon Paris. En vente aussi les brochures de S. Faure, *la Révolte*, *le Pot à Colle*, *L'Endehors*.

Le copain porte à domicile.

Couvin. — Il vient de se former un groupe d'études sociales dans le canton de Couvin.

Les camarades font appel à tous les groupes pour recevoir brochures et journaux pour la bibliothèque en formation.

Pour correspondre, adresser les correspondances au compagnon Saintmartin à Mariembourg.

Roanne. — Le groupe *la Jeunesse anti-patriote* de Roanne prévient tous les jeunes gens, tous les anarchistes que ses réunions n'auront plus lieu le mercredi.

Dorénavant elles se tiendront tous les dimanches matin de 9 h. 1/2 à midi et toujours au même local, salle de la Teinture.

PETITE POSTE

P. Lyon. — F. Paniers. — T. Mézières. — M. St-Aubin. — C. Villeplanche. — C. Avignon. — U. Nantes. — B. Segré. — B. Cognac. — G. Châlons. — G. Nîmes. — L. Certe. — R. Bel Air. — B. Quentin. — G. Besançon. — G. Havre. — R. Tours. — B. Limoges. — P. Boudeville. — H. Reims. — P. Bourges. — V. Roubaix. — M. Auduze. — Reçu galette, merci.

— L. poste restante, Toulouse ; R. au Havre, reçu vos abonnements, seront servis. — Avignon ; manque de place, mon pauvre ami ! Y a une inondation de tartines.

— V. Roubaix ; je ne sais pas de quel flanche tu parles.

— F. Bazancourt ; une bonne tatouille suffit dans ces cas là.

— La camarade qu'a écrit à Guinet, Grenoble, avec signature illisible, est prié d'écrire à nouveau.

— Billot de Bourges, demande des nouvelles de Pinot (Moulurier).

— Reçu pour la propagande : M. F. fonctionnaire 0,50. — J. Grenoble, 0,50.

— Reims ; j'ai pas reçu l'affiche, envoies en une ou deux s'il y a meche.

L'Imprimeur-Gérant : J. DEJOUX.

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
rue d'Orsel, 4 bis, Paris.



S'accoucher pour voir les gosses mendigoter et les filles nocer.... pas la peine !